

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 38 (1909)

Heft: 5

Artikel: Débuts pédagogiques [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039379>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DÉBUTS PÉDAGOGIQUES

I. A MARSILLENS

(Suite.)

15. Ma position matérielle à Marsillens.

Ma nouvelle situation.

En entrant en fonctions à Marsillens, j'avais un traitement annuel de *quatre cent trente-cinq francs* avec les traditionnels *logement, plantage, affouage*. Le plantage, c'est-à-dire un jardin et, attenant à celui-ci, un bout de pré, je les louais pour une vingtaine de francs à un cultivateur de l'endroit. Quant au logement, je n'en faisais pas usage, puisque je logeais et prenais ma pension chez le couple Blanchard, pension pour laquelle je payais 1 fr. par jour et qui, pour cette époque, valait à peine 50 centimes. Malgré cette exiguité de moyens d'existence, je n'ai non seulement jamais fait de dettes, mais j'ai toujours trouvé moyen de faire quelques plaisirs à mes élèves et à mettre quelques centimes à l'épargne. Ne faire aucun luxe, ne pas fréquenter les cabarets, éviter le jeu, fumer le moins possible et être en tout économique de ses sous, voilà les conditions auxquelles l'instituteur parviendra toujours à nouer les deux bouts, à vivre convenablement et à se faire un petit pécule pour l'imprévu.

Je l'ai déjà dit : je souffrais continuellement de la faim et maigrissais à vu d'œil. Je m'en confiai à M. le Curé qui me conseilla avec instance de changer de pension. « Adressez-vous, me dit-il, à la famille Perreyre ; vous y seriez bien. » J'y allai. La mère Perreyre consentit de bonne grâce à me fournir la pension, mais non le logement. J'acceptai quand même avec empressement les bienveillantes conditions de M^{me} Perreyre, bien qu'elles dussent amener toute une révolution dans mes conditions d'existence.

Voici à peu près en quoi consistait le régime alimentaire de ma nouvelle pension.

Le matin, comme dans maintes familles patriarchales, potage aux choux gras ou au lait; des montagnes de succulentes viandes fumées; des saucissons et du lard, avec très peu de légumes. Les jours maigres : omelettes, œufs, bouillie au riz, beurre et fromage à discréption. — A midi, c'était la bonne *litia*, petit-lait qu'on rehaussait en y laissant beaucoup de *brètzés* (caillot) et en y ajoutant de la crème fraîche. On mangeait cela à la cuillerée, avec des pommes de terre en robe de chambre, puis du pain et du fromage *en veux-tu? en voilà*. C'était délicieux, très nourrissant et surtout rafraîchissant dans la saison chaude. — A quatre heures, café au lait et à la crème, beurre, sucre et fromage. — Le soir, d'excellents et substantiels potages avec viande ou fromage. Enfin, pour le cas où la faim me prît entre les repas, la bonne veuve Perreyre me garnissait un panier de pain et de fromage, que je tenais toujours suspendu au plafond de mon réduit.

Et dire que pour toute cette opulence gastronomique je payais le prix modique de 60 centimes par jour!!

La famille Perreyre était de vieille date l'une des plus distinguées et des plus riches du village, assise sur des traditions inébranlables. Le vieux Perreyre, le beau-père de la veuve, était un de ces hommes du terroir, l'incarnation du bon sens des ancêtres. Esprit fin et caustique, il avait des saillies extrêmement spirituelles; sobre en paroles, mais dont chacune valait son pesant d'or; sceptique obstiné en présence des progrès, des améliorations et des inventions modernes, il ne voulait entendre parler ni de charrue belge, ni de machine à battre, ni de quoi que ce fût qui eût une teinte moderne. Dans sa grange, le fléau régnait sans rival et, dès la fin des semaines, le battage cadencé du blé retentissait dans le vallon régulièrement depuis les trois heures du matin jusqu'à celle du dîner.

Peyreyre, ce caractère de chêne [et de granit, ne faisait aucune concession aux idées ni aux exigences nouvelles; aristocrate de sa nature et irréductible dans ses préjugés, il avait en horreur les progrès et le développement des institutions politiques et démocratiques; il considérait les innovations de ce genre comme autant de fléaux venant de l'enfer; c'était, selon lui, *de la diablerie et de la gueuserie qui allait faire banqueroute un de ces quatre matins*. Au

fond de tout cela, chrétien d'élite qui, au besoin, aurait infailliblement donné sa vie pour la foi catholique. Un de ses fils était membre de la Société de Jésus, et avait subi l'injuste et cruel sort de tous les Jésuites de la Suisse à la guerre du Sonderbund, celui d'être expulsé de sa patrie. Cette dernière circonstance expliquera l'aversion, la haine même que le patriarche Perreyre vouait à tout ce qui avait une apparence moderne et libérale. Qu'on se représente enfin Perreyre comme un grand homme sec, portant sans cesse au bout de son nez l'enseigne des priseurs et l'on aura son fidèle portrait.

Mme Perreyre, sa bru, était une femme avenante, d'humeur enjouée, vrai type de bonne ménagère de campagne, clairvoyante, dirigeant son grand ménage sans bruit et de main sûre, sachant, sans effort, plier les domestiques à son autorité absolue. Elle avait une fille unique, de taille moyenne, forte et bien proportionnée, vraie beauté grecque, aux cheveux abondants et noirs d'ébène, aux sourcils de même couleur, fortement arqués et se joignant sur la racine du nez; enfin d'un langage harmonieux et captivant. A ces avantages extérieurs, Mariette joignait ceux d'une belle intelligence et, pour la campagne, d'une intelligence accomplie. C'était une fille très recherchée des gars de bonnes familles. Son choix d'un époux ne fut malheureusement pas des plus heureux; née pour être heureuse, Mariette Perreyre eut une vie pleine d'amères déceptions et de cruelles épreuves qu'elle supporta avec un héroïsme que seule la religion peut inspirer. Elle dort dans la tombe; Dieu l'aura récompensée de la couronne du martyre!

Telle était la famille chez laquelle j'avais le plaisir et la chance de prendre mes repas. Je lui en ai gardé jusqu'ici le meilleur et le plus fidèle souvenir. (A suivre.)



Conférence régionale de la Rive-Droite.

Par une belle après-midi ensoleillée, les instituteurs de la rive droite se sont réunis à l'école supérieure de Zénauva. Quelle riante situation, ce vallon est charmant!

M. le doyen de Praroman, M. l'Inspecteur scolaire honorent de leur présence notre modeste réunion. Les leçons suivantes sont à l'ordre du jour : 1^o *Instruction civique*, par M. T., à Ependes; le sujet choisi est